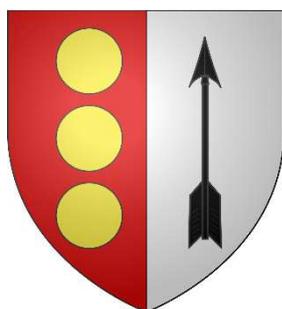


# AUBERVILLIERS

## LES VERTUS À TRAVERS LE TEMPS



SOCIÉTÉ D'HISTOIRE

Juin 2023 – N° 106





## SOMMAIRE

- **Le gymnase Guy-Môquet**
- **Sébastien et Jacques Lorenzi (2)**
- **Les architectes-bâisseurs (3)**
- **Jacques Georges, peintre en lettres**
- **Émile Fiévet : deux buts et une coupe**

*En couverture : Le Gymnase Guy-Môquet revisité par Didier Hernoux et Jean-Louis Thomas.*

*Le gymnase Guy-Môquet n'est plus. Après tant d'années de bons et loyaux services, le gymnase a connu les affres des pelleteuses. En attendant sa reconstruction...*

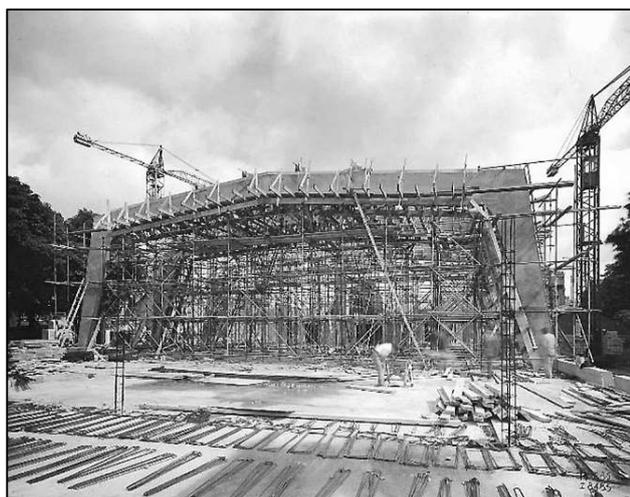
# LE GYMNASSE GUY-MÔQUET

## Plus de soixante années d'activités sportives et culturelles

*Par Bernard Orantin*

**À** l'occasion de sa démolition et de sa reconstruction complète, il nous est apparu nécessaire de retracer la vie de cette incontournable structure municipale.

*Pour précision : cet article n'évoque pas la vie de Guy Môquet, ce jeune résistant, otage assassiné par les nazis en 1941 (voir notre Bulletin N° 105). Nous voulons ici rendre hommage au gymnase qui porte son nom et qui a profondément marqué la vie de la population d'Aubervilliers.*

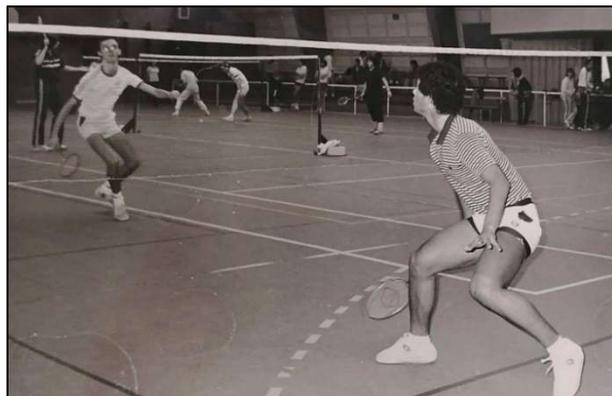




Dès 1949, la Municipalité vote un projet de construction d'équipements sportifs sur un terrain limité par les rues Édouard-Poisson et de la Goutte-d'or (aujourd'hui rue André-Karman). Finalement, c'est un terrain situé au bout du square Stalingrad qui est retenu pour la construction d'un gymnase par une délibération du Conseil municipal du 29 juillet 1954, approuvée par le Préfet de la Seine le 1<sup>er</sup> décembre 1959.

La mission d'architecture est confiée à Roland Boudier qui a travaillé pour la construction de logements et d'équipements à Aubervilliers. Les appels d'offres pour différents corps d'état sont remportés par plusieurs entreprises d'Aubervilliers : Nier (maçonnerie), Entra (électricité), Barrès (menuiserie), La Céramique (carrelages), etc... La réalisation a coûté 127 millions de francs à la Ville auxquels il faut ajouter une subvention de l'Etat de 20 millions.

Le gymnase Guy-Môquet ouvre ses portes en 1960. Pour mémoire, des travaux de rénovation seront entrepris en 1972. Plusieurs sections sportives, féminines et masculines, utilisent aussitôt l'équipement mis à leur disposition : hand-ball, volley-ball, basket-ball, badminton, gymnastique, escrime. Un peu plus tard, des tournois de boxe et d'arts martiaux seront organisés.





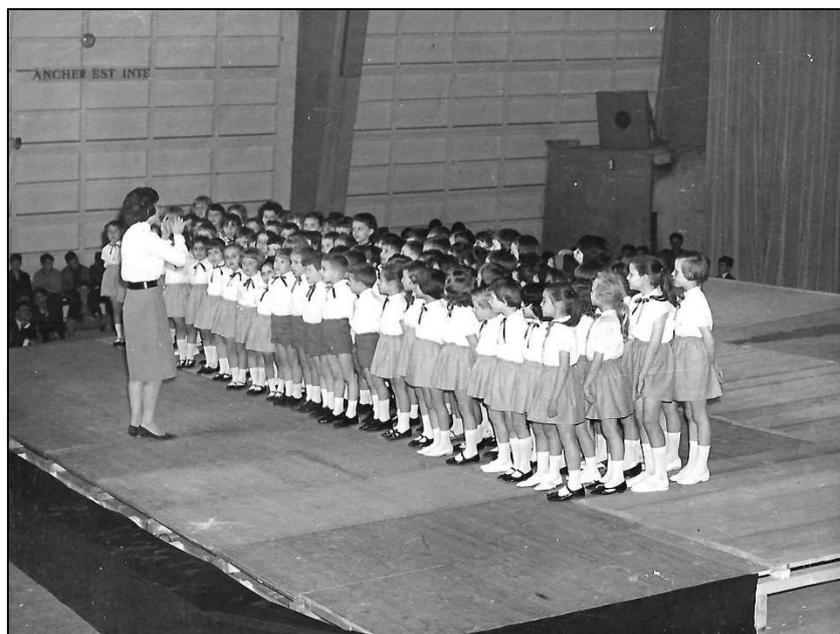
*Photo Yves Forestier*

Pendant plusieurs années, un grand Open international d'échecs très renommé réunit des centaines de joueurs (photo ci-dessus).

Les heures de « gym » des collégiens s'y déroulent.

Le gymnase est rapidement utilisé pour des activités extra-sportives : les distributions des prix de fin d'année scolaires s'y déroulent ainsi que des fêtes de fin d'année d'écoles maternelles. Aubervacances-Loisirs organise sa « Fête des retours ».

En 1964, la Fête de l'école laïque s'installe à « Guy-Môquet »





Dès 1961, le Festival de théâtre d'Aubervilliers, préfiguration du futur Théâtre de la Commune, s'installe pour des représentations qui accueillent des milliers de spectateurs. « La Tragédie optimiste » inaugure ce cycle en 1961, dans une mise en scène de Gabriel Garran (voir notre bulletin n°105).

Guy-Môquet accueille des concerts de musique : le grand compositeur grec Mikis Theodorakis s'y produit pendant que son pays vit sous la dictature des colonels.

Dans les années 90, l'Estival organisé par Patrick Winzelle accueille Claude Nougaro, Léo Ferré, Alain Souchon, Alain Baschung, Stephan Eicher, Hubert-Félix Thiéfaine, Zebda, Pigalle, Allain Leprest, Idir, Arthur H., Colette Magny, Marc Perrone, La Mano negra, Les Nègresses vertes, Francis Lemarque, Pierre Vassiliu, etc.

L'activité de « Guy-Môquet » est très éclectique :

- Un grand opéra révolutionnaire, Denys le Tyran, joué par des enfants, y est présenté.
- Le bal des pompiers du 14 juillet a eu lieu à plusieurs reprises.
- En début d'année, la Municipalité y présente ses vœux à la population.
- Ces dernières années, « Guy-Môquet » a accueilli des manifestations du Téléthon.

Cette liste est probablement incomplète. Les archives municipales détiennent de nombreux documents, photographiques et filmés, relatant tous les événements qui ont eu lieu à « Guy-Môquet »; ils sont accessibles au public sur rendez-vous.

De grands remerciements aux amies et amis qui ont répondu à nos demandes de témoignages : Danielle, Ivan, Lila, Murielle, Nadia, Sylvie, Patrick, Clément, Jean-Louis, Jean-Yves, Floriane, Françoise, Laurence, Tassadit, Jennifer, Layla, Michel, Alain, Patricia. Toutes et tous témoignent de leur attachement à « Guy-Môquet » et aux riches souvenirs qu'il leur rappelle.

Les photos du gymnase sont de Didier Hernoux et Jean-Pierre Bois.

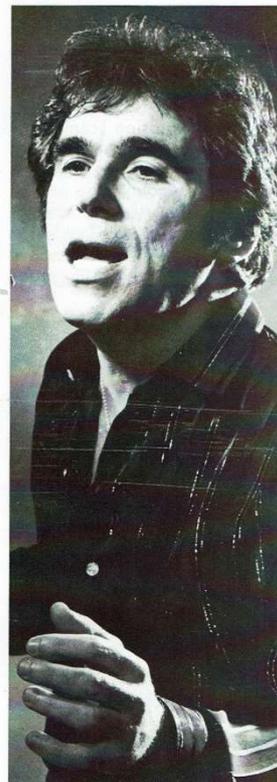


photo : Jean-Baptiste Mandino

### CLAUDE NOUGARO

Alchimiste du verbe et du rythme, Claude Nougaro fait swinguer les mots. Dans ses compositions tendres ou violentes, Nougaro se livre totalement, sans réserves, généreux. "Il y a de l'exorcisme dans chacun de ses tours de chant, comme une incantation douloureuse vers on ne sait quelles cruelles divinités lointaines".  
(M.L. Roubaud)

**CONCERT INAUGURAL**  
**MARDI 16 JUIN 21 h**  
**Gymnase G. Moquet**  
**Entrée : 85 F**

BO

Pour enrichir cet article, Eric Garreau vous invite à regarder plusieurs vidéos : vous y verrez, entre autres, Kalidiatou Niakaté, championne du monde de hand-ball ;

- <https://albertivi.aubervilliers.fr/les-annees-telethon/>
- <https://albertivi.aubervilliers.fr/hommage-a-idir/>
- <https://albertivi.aubervilliers.fr/le-club-de-hand-ball.../>
- <https://albertivi.aubervilliers.fr/notre-championne-.../>
- <https://albertivi.aubervilliers.fr/lavenir-du-theatre.../>

## Sébastien et Jacques LORENZI (2)

*Par Jean-Louis Thomas*

### Jacques LORENZI : héros à 15 ans

**1928 – 1944 : Mort à quinze ans. Tué au cours de la Libération d'Aubervilliers. Tué en pleine guerre parce que son attachement à la Patrie l'avait poussé à s'engager pour participer à cette Libération. Tué, alors qu'à d'autres époques, il aurait vécu une adolescence paisible.**

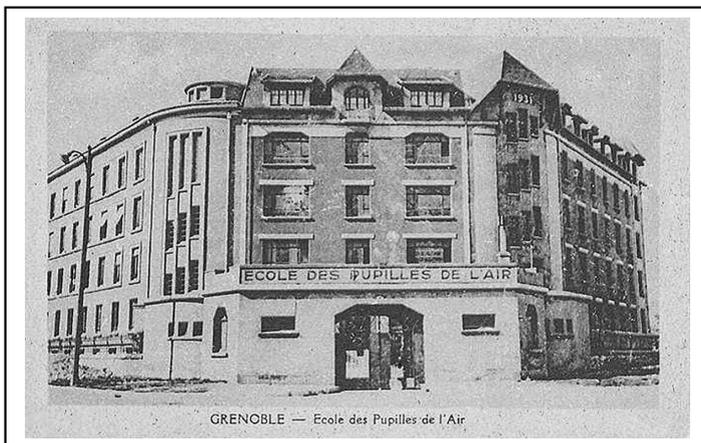
#### L'École des Pupilles de l'Air à Grenoble

Possédant son Certificat d'études, Jacques entre directement en classe de 5<sup>ème</sup> à l'École des Pupilles de l'Air de Grenoble à l'automne 1941.

Georgette et Jeannine, sa mère et sa sœur, vécurent un nouveau bombardement. Le 3 mars 1942 (anniversaire de Jeannine), elles étaient allées à Meudon chez le frère de Georgette, directeur des usines Chausson, pour se mettre à l'abri, car la situation était tendue et des rumeurs de bombardement enflaient. Bombardement, il y eut, mais Boulogne et Meudon furent ciblées. La Royal Air Force anglaise visait les usines Renault sur l'Île Seguin et les usines Chausson sur le Bas-Meudon. Un cantonnement allemand fut également touché sur le haut de Meudon. Sans blessures pour nos Albertivillariennes. Jacques eut connaissance de ce deuxième bombardement et on peut imaginer son inquiétude pour sa mère et sa sœur et son désir de les protéger.



De cette période 1941 / 1944, Jeanine nous a montré quelques cartes et lettres écrites par Jacques. La scolarité semble se passer correctement, avec beaucoup de sport et de bons résultats. Nous ressentons la très grande tendresse de Jacques envers sa mère et sa petite sœur. Il est très inquiet pour les siens et souhaite qu'ils se protègent et souhaite aussi les protéger. Lorsque sa sœur est malade, il ne prend pas seulement des nouvelles, il est vraiment inquiet pour sa sœur et pour sa mère. Il se dresse, cependant, si sa maman lui reproche de ne pas assez travailler.



Jacques est toujours en éveil pour les siens. Il a un côté protecteur, comme s'il était rentré dans la peau de l'homme de la maison, prêt même à faire le coup de poing pour les défendre. Venant d'un garçon de 15 ans, c'est très touchant. Jacques n'apprécie pas l'injustice et s'inquiète de l'état de la France.

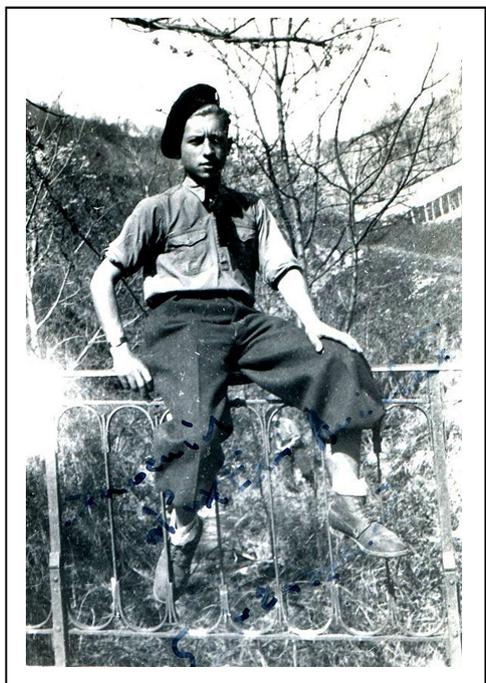
## La fin de l'année scolaire 1943 / 1944 :

Jacques est en 3<sup>ème</sup>. Le débarquement sur les plages de Normandie le 6 juin 1944 fait basculer le rapport de force de la Seconde Guerre mondiale. Les combats pour la reconquête du territoire s'intensifient. La direction de l'école ne pouvait pas dans ces conditions laisser partir tous ses élèves pour retourner dans leurs familles. Les décisions furent prises une à une en étudiant la situation géographique de chacun. Certains furent envoyés sur les routes ou dans les trains. D'autres, dont Jacques Lorenzi, furent consignés à l'école, en attendant des jours plus sûrs et propices à un grand voyage. Sa maman, inquiète de le voir partir dans des conditions de transport précaires, en avait fait la demande expresse à l'école. Mais Jacques ne l'entendit pas ainsi.

Avec deux camarades, Jacques fit le mur. Direction Aubervilliers. Il mit quatre jours pour effectuer les près de 600 km séparant son école de Grenoble au foyer familial d'Aubervilliers. Caché dans les trains, en changeant souvent de train et de cachette, subissant des bombardements, il arriva exténué, épuisé en pleine nuit. Humour d'un garçon de 15 ans, il frappa fort à la porte de l'appartement en criant avec une voix gutturale : « Ouvrez, Police allemande ! ». Il se coucha aussitôt promettant le récit de son périple pour le lendemain.

Le lendemain, il raconta son aventure et partit avec son vélo chercher du travail à Paris. Il en trouva dans une grande poste du XVI<sup>e</sup> arrondissement. Il devait porter des dépêches chez les Allemands. C'est alors qu'il rentra dans un réseau de Résistance à Aubervilliers. Son travail à la Poste le rendait précieux pour le réseau, car il comprenait la langue allemande.

Jeannine nous raconte : « Notre mère n'était pas au courant. Il lui disait qu'il échangeait des timbres chez des copains. Il me demandait de fabriquer des brassards [FFI] que je cousais. Il m'emmenait sur son vélo quand il y avait des réunions, pour surveiller le portail pendant que je jouais à la corde à sauter. Quand j'apercevais au loin des officiers allemands, je prévenais et les résistants disparaissaient par des courettes. »



Jacques était rentré dans le réseau de résistance d'Henri Manigart, dit Papa. Il ne voulait pas que sa mère le sache pour ne pas l'inquiéter. Un revolver 6.35 avait été remis à Jacques par des résistants. Jacques partit essayer son arme dans les fortifications de la Villette toutes proches avec sa petite sœur, Jeannine. Jacques s'entraînait au tir sur des boîtes de conserves trouvées dans ce terrain vague, mais le pistolet ne lui donnait pas satisfaction ; il était faussé et tirait mal.

Jacques reçut donc un nouveau 6.35 qu'il conservait sur lui dans la poche intérieure de son blouson. Quant au premier 6.35, il le remit à Jeannine pour qu'elle le cache dans ses affaires : il ne voulait pas alarmer sa maman. Jacques avait 15 ans, Jeannine avait 9 ans.

Aujourd'hui cela peut paraître inimaginable, mais il faut se replonger dans l'époque : ces journées sont entrées dans l'Histoire. Nous étions en plein dans les journées de la Libération de Paris, mais aussi d'Aubervilliers.

Après l'Armistice, Henri Manigart, en tant que Chef de la Résistance du secteur Nord de la Région parisienne, établira un certificat reconnaissant que Jacques Lorenzi avait pris part aux combats de rue menant à la Libération d'Aubervilliers. Ainsi, il avait empêché l'entrée de deux officiers allemands dans la mairie avec l'aide de deux FFI et du gardien.

Nous nous appuyerons sur les souvenirs de Jeannine pour comprendre le déroulement de cette soirée tragique et des journées qui suivirent.

« Jacques a bien fait partie d'un groupe qui se battit pour empêcher les Allemands d'occuper la mairie [d'Aubervilliers] : c'était deux jours avant d'être tué.

Ce jour-là, Jacques était parti pour porter un message à un camarade sur le trottoir d'en face donc sur Pantin.

Le soir, Maman m'a envoyé chercher Jacques pour dîner : l'omelette allait être prête. Jacques était en train de parler à deux propriétaires de la Villa Pouget (21/23 avenue Jean-Jaurès à Aubervilliers). Un convoi allemand faisait route vers le Bourget. Jacques me cria : « Remonte vite ». Jacques aurait vu le canon d'un fusil dirigé dans leur direction. Jacques poussa les deux personnes avec qui il parlait, pour les mettre à l'abri derrière un arbre en leur disant : « Vite, on nous tire dessus ». Des tirs effectivement retentirent et Jacques reçut une balle qui lui trancha la carotide. Jacques mourut sur le coup.

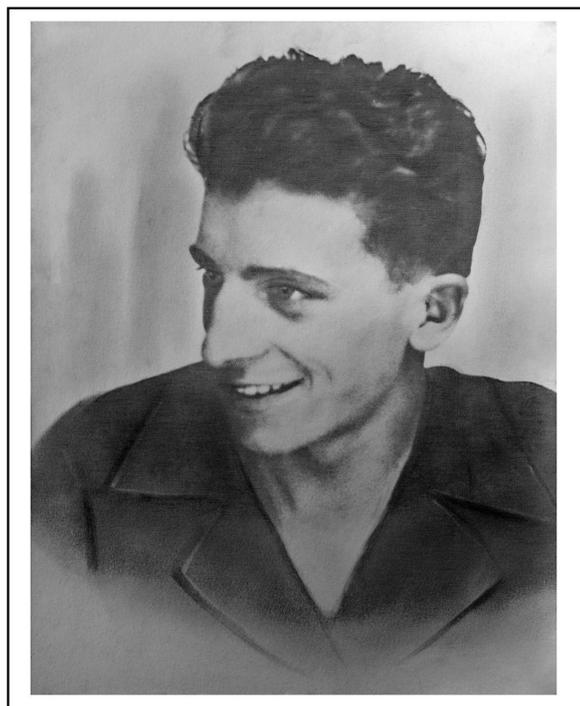
Les deux personnes avec qui Jacques parlait l'ont rapidement tiré dans notre cour pour le soustraire au regard des Allemands. Ensuite, je me suis mise à la fenêtre et là j'ai vu le brancard avec Jacques inerte. J'ai tout de suite pensé au pire, je suis restée comme paralysée à la fenêtre. Une grande trace de sang marqua le sol pendant plusieurs jours.

Il fut ensuite remonté chez nous au 25 avenue Jean-Jaurès par deux résistants. Deux autres aidèrent Maman à remonter. Le docteur Pieyre et son épouse sont arrivés pour aider maman et pour prévenir notre famille. Durant quatre mois, je fus dans l'incapacité de parler. »

Jeannine ne retrouva pas le revolver que Jacques devait avoir sur lui. Il semble que les deux personnes avec qui Jacques parlait, le voyant mort, lui ait repris le revolver. Jeannine pense dès lors que ce revolver a bien pu servir pendant la Libération d'Aubervilliers. Aubervilliers fut libérée le 25 août 1944, mais il restait encore des poches d'Allemands disséminées qui continuaient à combattre. Il fallut attendre le 28 août pour que la situation soit définitivement apaisée.

L'enterrement fut compliqué à organiser. Aubervilliers était en pleine insurrection. Il faut se remettre dans ces journées : il n'y avait pas de voitures, pas d'essence, et comble, pas de cercueil à la mesure de Jacques (qui devait mesurer près de 1 m 80). Les Pompes funèbres étaient en complète désorganisation. Il ne fallait pas trop attendre, les fortes chaleurs d'août risquant de décomposer le corps rapidement.

Enfin, un cercueil du plus mauvais bois fut fabriqué sur mesure. L'oncle de Meudon arriva avec un camion-plateau et le cercueil fut posé dessus par quatre résistants. Direction les Quatre-Chemins. « Nous avons continué sur la route de Flandre [avenue Jean-Jaurès] jusqu'à la Rue du Fort [aujourd'hui rue Réchossière] à gauche et nous avons avancé vers le cimetière d'Aubervilliers. Au cours de ce périple, nous entendions des détonations et avons été pris entre les tirs des Allemands qui fuyaient et des résistants. Les résistants qui nous accompagnaient me disaient : « Couche-toi, couche-toi, n'aie pas peur ». J'avais 9 ans. »



Les obsèques eurent lieu un mois plus tard. Le mardi 26 septembre 1944 à 10 h 15 en l'église Sainte-Marthe des Quatre-Chemins. Après la cérémonie religieuse, le convoi partit vers le cimetière de Dugny où le corps de Jacques fut inhumé.

Peu après le drame, Georgette et Jeannine quittèrent le 25 avenue Jean-Jaurès pour s'installer... au 21/23 à la Villa Pouget, là même où Jacques était tombé. Elles y restèrent ensuite six années avant de se rapprocher de la mairie.

Le 2 mars 1967, les corps de Sébastien et Jacques Lorenzi furent transportés dans le nouveau cimetière de Dugny. Ils reposent maintenant en paix dans la même sépulture, avec Jean-Baptiste, le grand-père de Jacques. Georgette les a rejoints en 1988.

### **Honneurs rendus**

Jacques Lorenzi reçut, à titre posthume, la Médaille Militaire et la Croix de Guerre avec palme. Le décret est signé le 24 juin 1947 par le Président de la République Vincent Auriol, le Président du Conseil Paul Ramadier et le Ministre de l'Air André Marselli : « [...] *Le sacrifice de Jacques Lorenzi, comme celui de ses jeunes camarades des Écoles Militaires préparatoires, tombés les armes à la main dans les rangs des F F I de la Libération resteront parmi les plus purs témoignages d'une ferveur patriotique intacte et de cet esprit de la résistance irréductible ayant dressé invinciblement la fleur de la jeunesse française contre les souillures de l'occupation ennemie.* »

Le 8 mai 1978, la ville de Dugny inaugure la rue Sébastien et Jacques Lorenzi (ancienne route de Bonneuil).

Le 14 juin 2001, l'École des Pupilles de l'Air, qui s'est installée à quelques kilomètres de Grenoble à Montbonnot, fête ses 60 ans. L'école reçoit alors le nom de baptême « Élève Jacques Lorenzi ». Une stèle sera érigée dans l'enceinte de l'école à la mémoire de Jacques.

Le 18 juin 2006, une plaque commémorative est posée Villa Pouget devant laquelle Jacques Lorenzi est tombé au 21/23 avenue Jean-Jaurès à Aubervilliers. La plaque fut dévoilée par Pascal Beaudet, maire d'Aubervilliers, en présence de Jeannine Lorenzi, des représentants de l'« École des Pupilles de l'Air Élève Jacques Lorenzi » et du Président de l'Association des Anciens Élèves. Une grande émotion s'était installée au cours de cette cérémonie parmi toutes les personnes présentes pour qui le sacrifice de Jacques n'était pas vain.



Le ton du décret de 1947 (dont un extrait est cité ci-dessus) est solennel, pompeux et grandiloquent. On pourrait dire plus simplement, et comme Jeannine le ressent, que Jacques souhaitait faire quelque chose pour ses amis, sa famille et son pays. C'est pour cela qu'il est entré en Résistance et qu'il a œuvré notamment par son rôle de messenger. Jacques était juste un garçon de quinze ans, ivre de liberté, de justice et qui souhaitait une vie meilleure pour sa maman et sa chère sœur.

Jacques portait en lui une immense et exceptionnelle tendresse pour sa mère et sa sœur et voulait être digne de son père, Sébastien.

■ J L T

Avec l'aimable autorisation de Jeannine Lorenzi [dite *Jeaninou et Ninine*], qui a apporté ses précieux et nombreux souvenirs à ce récit.

Autres sources : École des Pupilles de l'Air Élève Jacques Lorenzi de Montbonnot, Association des Anciens Élèves des Écoles des Pupilles de l'Air (AEPA).

# AUBERVILLIERS - Du bourg agricole à la ville industrielle

## Les architectes-bâisseurs (3)

*Par Didier Hernoux*

Dans nos précédents bulletins de la S.H.V.A., nous avons remonté le temps de l'histoire architecturale de la ville, des restes du bourg agricole en 1800 (bulletin n°103), aux architectes bâtisseurs de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle au début du XX<sup>e</sup> (bulletins n°104 et 105). Nous poursuivons cette histoire architecturale avec Ernest Prévost et Henri Péping.

## ERNEST PRÉVOST

Louis Ernest Prévost est né en 1867 à Tours (il existe de nombreux homonymes) : son père était employé aux Chemins de Fer, sa mère couturière. En 1887, il est lui aussi employé aux Chemins de Fer.

Prévost, archit. voyer de la ville d'Aubervilliers  
(à la mairie), de 40 h. à midi.

*Annuaire du bâtiment - 1903*

En 1905, il se marie avec Ester Hauser, la fille d'un marchand et d'une corsetière, il est alors architecte et habite Paris.

Sur l'annuaire du bâtiment de 1903, il est indiqué qu'il est architecte-voyer de la ville d'Aubervilliers.



Son activité a consisté moins à bâtir des immeubles d'habitations qu'à concevoir les équipements collectifs devenus alors nécessaires.

Il a eu une assez longue activité des années 1890 à la toute fin de la décennie 1920 (une retraite lui est octroyée à compter du 1<sup>er</sup> janvier 1930). Auparavant, il a travaillé 4 ans et demi à la Mairie d'Asnières, puis à la Mairie d'Aubervilliers pendant 32 ans et 3 mois (de 1897 au 31 décembre 1929).



*Dispensaire rue Achille-Domart, plan 1910 (AM Aubervilliers, 2Fi398)*

Nous avons retrouvé quelques étapes de sa carrière qu'il a menée au service de l'urbanisme de la ville, et encore plus particulièrement au service de l'hygiène et de la santé.

En 1913, il conçoit le dispensaire de la rue Achille-Domart, le bâtiment sera agrandi en 1948.

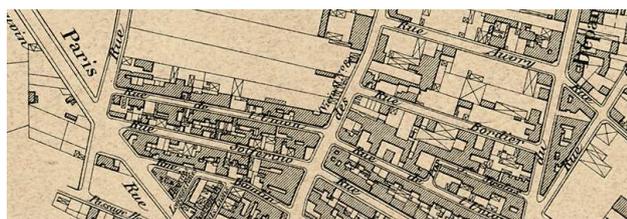
Il œuvre aussi sur le dispensaire de la rue Sadi-Carnot, dont la porte est surmontée du blason de la ville sculpté. Les deux établissements se ressemblent fortement.

Ce bâtiment aujourd'hui est un lieu à vocation culturelle occupé par l'association Les Poussières.

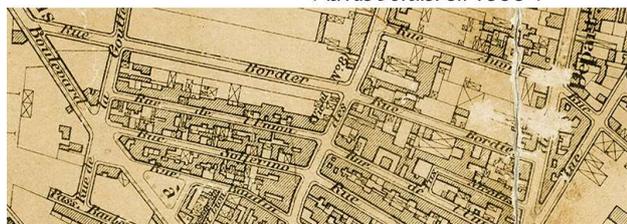
En 1907, le Conseil municipal décide d'acquérir et échanger des terrains en vue d'une cinquième école vers les 4-Chemins pour décharger le groupe scolaire Jean-Macé. Située rue Bordier prolongée jusqu'à la rue de la Goutte d'Or (elle ne s'étendait auparavant



*Ancien dispensaire, 1 rue Sadi-Carnot*



<-la rue Bordier en 1900->



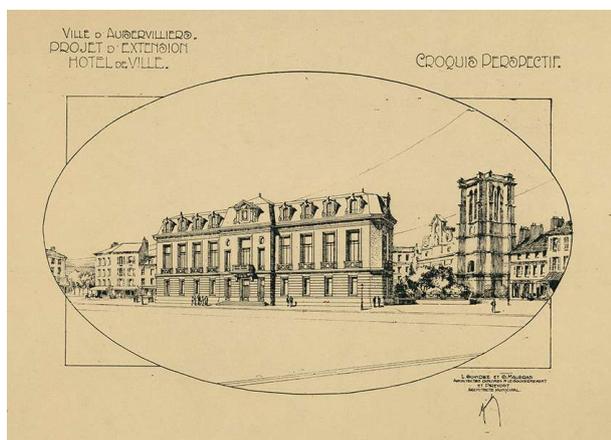
<-----la rue Bordier en 1914----->

que jusqu'à la rue des Cités). L'étude en fut confiée à Ernest Prévost. Il était décidé de prévoir huit classes élémentaires de garçons, autant de classes de filles et cinq classes maternelles.

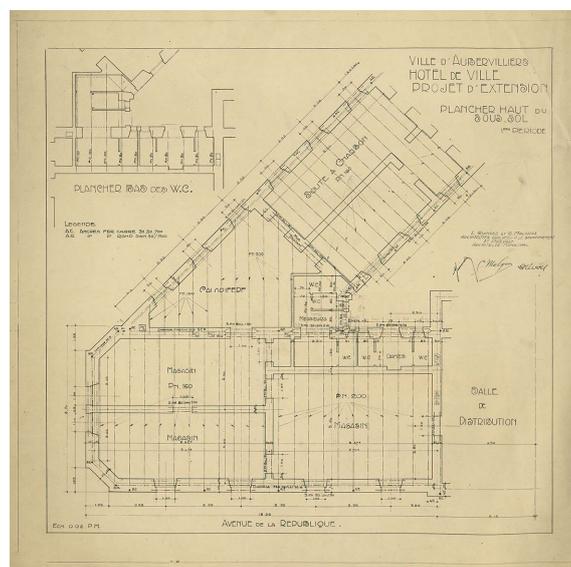
Il faut attendre mai 1914 pour que le projet d'Ernest Prévost soit adopté par le Conseil municipal. Entre temps, la population de la ville avait continué de croître et le projet portait désormais sur dix classes de garçons, autant de filles et cinq classes maternelles. Pour des raisons d'économies, le suivi de la réalisation des travaux est confié à Ernest Prévost qui ne percevra que 4% du montant des travaux (en fait 1%, le reste étant déjà dû pour les études réalisées).

Quelques mois plus tard, la Première Guerre mondiale éclatait. S'agissait-il du projet réalisé ensuite rue Bordier (école Francine-Fromond) ? Nous en avons trouvé trace dans le Journal de Saint-Denis, mais pas aux Archives Municipales d'Aubervilliers. À noter que la construction réelle de l'école Francine-Fromont, rue Bordier, a débuté avant la Seconde Guerre mondiale, et que celle-ci a, de nouveau, suspendu les travaux. L'école n'a finalement été inaugurée qu'en 1950 !

Un projet important fut celui de l'extension de la Mairie. Un concours d'architecture est organisé en 1911. En juin 1914, le Conseil municipal vote la réalisation du projet (coûteux). Lui aussi, la Première Guerre mondiale va l'emporter.



*Le projet d'extension de la Mairie (réf. Archives Municipales 2Fi372)*



*La nouvelle emprise de la Mairie (réf. Arch. Municip. 2Fi377)*

En 1921, la Municipalité confie donc à Ernest Prévost le soin de faire un avant-projet d'extension, mais cette fois en visant l'économie et en réutilisant au maximum les locaux existants. Il travaille avec les architectes Malgras et Guindez (qui avaient remporté le concours d'avant-guerre). C'est ce projet qui sera approuvé par le Conseil municipal en février 1922. Le parti pris était de faire un bâtiment en V avec une cour intérieure apportant de l'éclairage naturel, de dimensionner les services communaux pour qu'il permettent de faire face à l'augmentation constante de population pendant au moins une trentaine d'années.



*Bains douches aujourd'hui CMPP (arch. SHVA)*

En 1926, Ernest Prévost est fait Chevalier de la Légion d'Honneur; il est indiqué, sur la notification, qu'il est Directeur du Bureau d'Hygiène d'Aubervilliers.

Il décède le 10 juin 1935 à Saint-Malo.

En avril 1937, le Maire Pierre Laval et le Conseil municipal décident de donner son nom à la rue qui le porte toujours, voie latérale du marché des 4-Chemins, précédemment ouverte à la circulation, mais sans dénomination.

En 1925, est construit le premier des trois établissements de bains-douches prévus sur la ville. C'était l'époque hygiéniste et peu de logements avaient une salle de bains. Ernest Prévost conçoit ce premier établissement avec M. Lablaude. A l'angle de la rue du Vivier (aujourd'hui rue Henri-Barbusse), il détonne dans le paysage urbain, notamment en raison de sa coupole qui marque l'angle de rue. Il est aujourd'hui occupé par le C.M.P.P (Centre Médical Psycho-Pédagogique). Suivront les établissements de bains-douches à l'angle des rues Ferragus et du Goulet (aujourd'hui emplacement du marché couvert) et celui du boulevard Édouard-Vaillant (actuelles serres municipales). Au moment de la construction des bains-douches du boulevard Édouard-Vaillant, Ernest Prévost venait de prendre sa retraite.



*Carrefour av. Jean-Jaurès et rue Ernest-Prévost  
(photo 1958 - AM d'Aubervilliers 4Fi0365)*

## HENRI PÉPING

Henri Péping est né à Aubervilliers le 12 mars 1880. Son père est né au Luxembourg, Henri est né d'une troisième union de son père (ses deux épouses précédentes étant décédées). Les frères, sœurs, demi-frères ou demi-sœurs d'Henri Péping sont tous nés ou mariés à Aubervilliers.

En 1900 (fiche matricule militaire), il est commis architecte et réside 87 rue des Cités; en 1904, il réside Route de Paris.

**Péping (Henri), arch. Expert M.H., © r. du Vivier, 55 et 55 bis, à Aubervilliers-Quatre-Chemins (Seine). — Mardi et vendredi de 9 h. à 11 h. ☎ Flandre 01-22. [S. A. B. P.].**

*Annuaire du bâtiment - 1935*

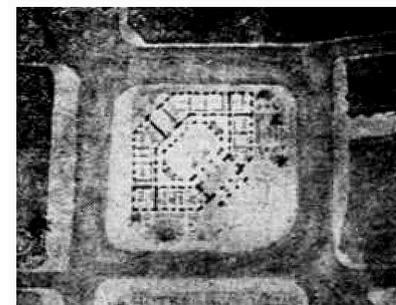
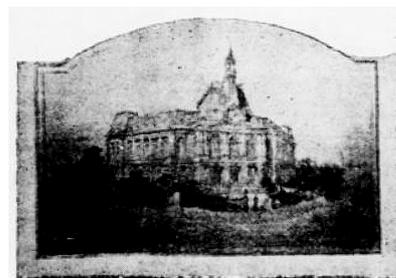
Il épouse Marie-Madeleine Pallu. Le couple réside au 112 avenue de la République ; de cette union, naîtra Jean Henri Pierre qui deviendra lui aussi architecte. En 1909, il réside au 55bis rue du Vivier (aujourd'hui rue Henri-Barbusse) où il reçoit sa clientèle.

Il participe au concours d'architecte pour l'extension de la Mairie et il est d'ailleurs le seul architecte d'Aubervilliers à y répondre. Il remet deux projets qui sont remarquables, notamment son projet appelé « Excelsior », mais n'est pas retenu au bénéfice d'autres architectes ayant plus d'expérience de chantiers de cette taille. Mais la Première Guerre mondiale a mis un coup d'arrêt à l'opération. Le projet de Péping était pour le moins ambitieux, ses concurrents l'étaient encore plus. Péping prévoyait un pavillon central à l'entrée, un porche permettant l'entrée des voitures, cour et escalier d'honneur...

En 1914, il participe à la Première Guerre mondiale jusqu'en 1918. En 1919 (sur l'acte de naissance de son fils Pierre Louis Henri), ils habitent toujours 55bis rue du Vivier, un des témoins y habite également et est aussi architecte (Ernest Prévost !). Le monde est petit !

Henri Péping fut actif entre 1908 et 1933. La plus ancienne date identifiée de ses constructions remonte à 1908 et la plus récente à 1933. Il est le plus prolifique des architectes qui ont œuvré sur la ville à cette époque.

Il a conçu de nombreux immeubles, en utilisant essentiellement la brique. Son style sur ces trois décennies a évolué, s'est adapté aux nouveaux canons de l'entre-deux-guerres, il a adopté, dans les années 1930, les codes de l'Art-Déco. Il est également auteur de pavillons : par exemple 25 & 27 rue Bernard & Mazoyer (en 1923), 24 rue des Noyers (en 1931) ; de bâtiments industriels : entrepôt au 24 rue André-Karman (1920), échadoir au 111 de la même rue (1910).



*Le projet de Péping pour la Mairie (Journal de St-Denis du 17 mars 1912)*



*25/27 rue Bernard & Mazoyer*



*24 rue des Noyers*



*24 rue André-Karman*

En centre-ville, il a conçu des immeubles d'aspects particuliers au 1 avenue de la République (1929), au 9 de la même avenue (1930), au 5 avenue du Président-Roosevelt (1932) ; oriels, alliance de la brique et des enduits, angles très fermés dus au découpage parcellaire.



*1 à 9 av. de la République*



*5 av. du Président-Roosevelt*



Une rue donne une bonne idée de ses constructions : la rue de la Goutte d'Or (aujourd'hui rue André-Karman) ; au 101, un immeuble de 1908-1909 (qui a subi une explosion en 2022) ; au 111, un échaudoir pour les triperies Mosser ; au 55, un immeuble de 1914 ; au 24, un entrepôt pour la société Rouière en 1920 ; au 57, un immeuble en 1931.



*Rue de la Goutte d'Or (aujourd'hui rue André-Karman)*  
 Au n°55 (en 1914)      au n°57 (en 1931)      au n°101 (en 1908)      au n°111 (en 1910)

On peut aussi citer des constructions au 18 rue des Écoles (1908-1909), avenue Jean-Jaurès au n°117 (en 1911), au n° 38 (côté Pantin en 1927), au 103bis en 1931 ; ainsi qu'au 36 rue des Postes (1933), au 18 rue du Goulet (1931), au 53 rue des Cités (1930).



*103bis av. Jean-Jaurès*



*117 av. Jean-Jaurès*



*53 rue des Cités*

La liste n'est sans doute pas exhaustive et si une grande partie de ses réalisations se situe à Aubervilliers, d'autres ont été identifiées à Drancy et à La Courneuve.



Il décèdera à Aubervilliers en 1951, mais nous aura au préalable laissé de très nombreuses signatures sur les murs de la ville.



# JACQUES GEORGES : 70 ans de peinture en lettres et 85 ans de souvenirs d'Aubervilliers

Par Bernard Orantin

Jacques Georges est né le 17 mars 1938. Son frère Daniel, né en 1936, a été tué pendant la guerre d'Algérie en 1958. Il a aussi une sœur, Josiane, décédée en 2011, cuisinière à la ville de Pantin. Sa famille habitait dans le quartier des Quatre-Chemins, 42 rue Auvry, tout près de la rue Henri-Barbusse.

Il est allé à l'école Jean-Macé où il a connu Guy Moreau, fidèle membre du Conseil d'administration de la SHVA. Il a eu comme professeur de dessin Jean Pheulpin, célèbre maître-graveur qui a créé de nombreux timbres pour La Poste (les P.T.T. comme on disait à l'époque).

Son père a travaillé comme peintre-décorateur de la ville d'Aubervilliers, de 1936 à 1976, avec Émile Sardon, puis René Riello. Jacques a travaillé quelque temps avec son père après la guerre, à l'époque où Charles Tillon était maire.

En face du domicile familial, se trouvait le siège de l'entreprise Vizier qui récupérait les vieux métaux. Jacques Georges se souvient, qu'après 1945, cette entreprise rapportait les carcasses des avions abattus par la DCA allemande pendant la guerre.

Jacques Georges a travaillé pour les familles Monchablon, marchands de fruits secs installés rue André-Karman (il a décoré le camion de l'entreprise) et Testu, marchands de légumes.

Au 33 de la rue Auvry, habitait le propriétaire de la maroquinerie située avenue Jean-Jaurès à Pantin, juste à côté du magasin Tomy. Au 38, était installé le cabinet du dentiste Fuzelier.

A l'angle de la rue Henri-Barbusse, côté pair de la rue Auvry, se trouvait l'hôtel « Au rendez-vous des Bretons » et, côté impair, le café « Au bon coin » tenu par Camille, où on jouait au billard. À la Libération, Camille vendait une nouveauté à l'époque : des ananas en boîte. Le 14 juillet, il animait un bal avec un gramophone muni de sa grande oreille pour diffuser la musique. Aujourd'hui, ce café existe toujours.

Toujours rue Auvry, la triperie était tenue par Madame Kriegel, et le magasin de bonbons « La reine d'Aubervilliers » par deux sœurs.

Au numéro 33 de la rue Henri-Barbusse, à l'angle de la rue Auvry, là où habitait la famille de Guy Moreau, il y avait un marchand de couleurs, la maison Bouthors. Lors des combats pour la Libération d'Aubervilliers, Madame Bouthors a été tuée par une balle perdue devant chez elle alors qu'elle criait « C'est fini, c'est fini ! »...

Au 35 de cette même rue, il y avait l'entreprise « Ciné-sièges » qui fabriquait des sièges pour les salles de cinéma.



Jacky Georges pour ses 70 ans de carrière

Jacques Georges a obtenu le Certificat d'études le 28 juin 1952 et, le 1er juillet, il était embauché dans une entreprise de peinture en lettres, passage Courtois, dans le XI<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Il a suivi les cours du soir de l'école des Arts appliqués de Paris.

C'est lui qui a peint la voiture dans laquelle l'accordéoniste Yvette Horner a accompagné onze fois le Tour de France, ainsi que le premier semi-remorque de Johnny Hallyday.

Après 28 mois de service militaire, il se met à son compte en décembre 1960. De 1952 à 1990, il a suivi 38 Tours de France avec les véhicules du journal « L'Équipe ».

Jacques Georges a créé, entre autres, le logo de l'hôpital La Roseraie (une rose) avec le docteur Rozenbach et celui de l'association de jeunes ASJA, rue des Noyers. Il a travaillé pour la carrosserie Mazel, les transports Rossion, la carrosserie Grosse avenue Victor-Hugo, l'entreprise Walter, la sellerie Fontaine boulevard Anatole-France (face à l'ancienne gendarmerie) ainsi que pour un bourrelier de la rue Henri-Barbusse.



*Jacques Georges appliqué*



*Sur l'échelle ou l'échafaudage : toujours souriant*

Et toujours à Aubervilliers, Jacques Georges a travaillé pour le garage Dorget et l'entreprise Bardot (voir notre bulletin n° 102). La Parfumerie L.T. Piver a également fait appel à lui pour personnaliser ses véhicules. Jacques Georges a participé à la réalisation de maquettes d'avions rue Quentin (la Caravelle et le Concorde longtemps exposé à l'Aéroport d'Orly jusqu'à sa destruction dans un incendie).

Cet Albertivillarien de naissance et qui habite toujours notre ville a dessiné des inscriptions sur les vitrines de magasins, à Paris et dans le monde entier, récemment celle de l'Officine universelle Buly (groupe LVMH).

Il est à l'origine de la Traversée de Paris, ce rassemblement de voitures d'époque (la 16<sup>ème</sup> édition, cette année) ; il en a dessiné la bannière et apprécie toujours autant cette journée festive.

Éclectique, épicurien et toujours vaillant, il a été l'invité d'honneur de la foire à l'andouillette d'Athée-sur-Cher (pour sa 39<sup>ème</sup> édition). Il fut également gérant d'auberge durant douze ans et Président de la Commanderie des vins et spiritueux de France. Son trait de peintre reste d'une très grande précision. Sa bonne humeur est intacte. Toujours en activité, il participe au salon des vigneron de Groslay.

Le 1er juillet 2022, Jacques Georges a dignement fêté ses 70 ans de carrière à la galerie Ofr., rue Dupetit-Thouars à Paris III<sup>e</sup>.



*Devant la galerie Ofr.*

# ÉMILE FIÉVET – Deux buts et une coupe

*Par Jean-Louis THOMAS*

**N**ous avons été contactés par Guy Decoulouvillers, chercheur de sépultures, passionné par les sportifs du début du XX<sup>e</sup> siècle. Il tenait à nous alerter : l'un des buteurs de la première Coupe de France de football (1918) est enterré à Aubervilliers et sa concession n'a pas été renouvelée.

**Émile Fiévet, sous licence de l'Olympique de Pantin, avait marqué les deux premiers buts de la toute première Coupe de France de football. Nous avons remonté plus d'un siècle pour nous plonger dans cette superbe épopée d'Émile Fiévet et de l'Olympique de Pantin.**

Émile Léon Victor Fiévet est né le 26 mai 1886 à Pantin. Son père, Émile Louis Fiévet est un enfant du Nord (né à Bavay), il est tailleur d'habits. Sa mère, Emma Cécile Léontine Alfred est native de Pantin et est blanchisseuse. Émile et Emma se marient à Pantin le 12 juillet 1884. Ils habitent avec les parents d'Emma au 9 rue de Montreuil à Pantin. C'est là que naît le petit Émile.

Émile, le père, décède à cette même adresse le 5 février 1890 à l'âge de 30 ans. Sa veuve, Emma, a 27 ans et le petit Émile moins de 4 ans.

Nous retrouvons Émile Fiévet en 1906 pour le recrutement des jeunes conscrits. Il est présenté comme soutien de famille. Profession : tourneur repousseur. Il habite avec sa mère au 10 rue Desnoyez à Paris XX<sup>e</sup>. Il mesure 1 m 63. Son niveau d'instruction est de 3 (sait lire et écrire et a une instruction primaire plus développée).

Il effectue ses obligations militaires du 8 octobre 1907 au 25 septembre 1909 au 29<sup>ème</sup> Régiment d'artillerie à Laon. Il habite alors avec sa mère à Paris II<sup>e</sup> au 98 rue Montmartre.

Il est ensuite rappelé le 3 août 1914 : c'est la mobilisation générale. Émile est détaché au titre des Forges et Aciéries de la Marine et d'Homécourt de Saint-Chamond.

## **La parenthèse Football**

Émile Fiévet a une passion : le football. Il pratique, au haut niveau, ce sport qui est en train de se structurer. Si bien qu'il est sélectionné en Équipe de France pour le match Italie-France. C'est seulement la troisième rencontre entre les deux nations. Le premier match a eu lieu en 1910 à Milan et l'Italie étrilla la France par 6 à 2. En 1911, la France obtient un match nul (2-2) sur le Stade de Saint-Ouen, qui était depuis peu le stade du Red Star et qui l'est resté (le stade est aujourd'hui nommé Stade Bauer).

Le 17 mars 1912, l'équipe de France rencontre donc l'Italie au Stadio Piazza d'Armin de Turin (stade dans lequel joua la Juventus de Turin pour ses tout premiers matches officiels en 1900). Émile Fiévet est sélectionné au poste d'arrière. Il est titulaire et joue la totalité du match. La France gagne ce match par 4 – 3. C'est la première victoire de l'équipe de France de Football sur l'Italie. Émile Fiévet entre dans les tablettes des Internationaux français, mais ce sera sa seule sélection en Équipe de France.



*Émile Fiévet - 1918*

Il continue cependant de pratiquer à haut niveau et se construit une intéressante carrière au sein de l'Olympique de Pantin. Les compétitions continuent malgré la guerre et l'Olympique de Pantin, avec

dans ses rangs Émile Fiévet, remporte le Challenge de la Renommée en 1915-1916 et 1917. Cette compétition est créée par la Ligue de Football Association (LFA) pour soutenir l'unité du pays en guerre et donner un peu de baume au cœur des populations meurtries.

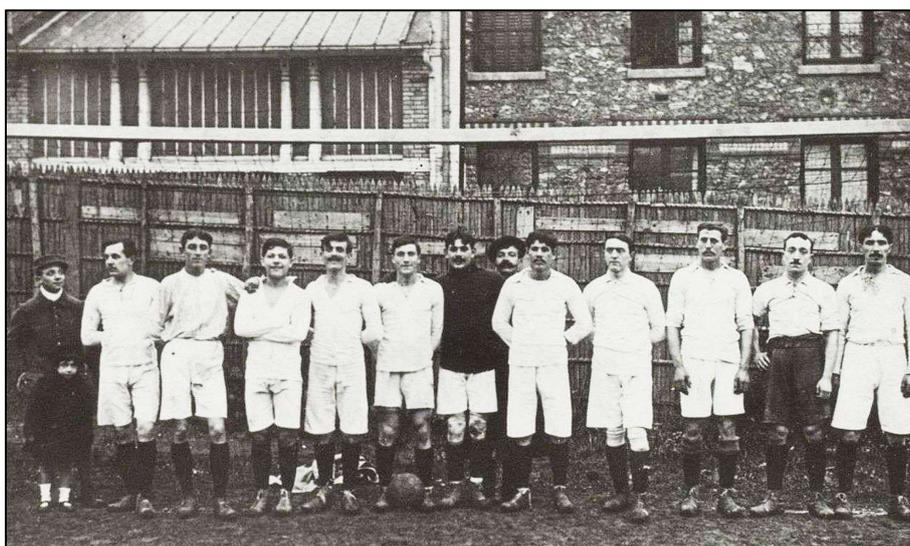
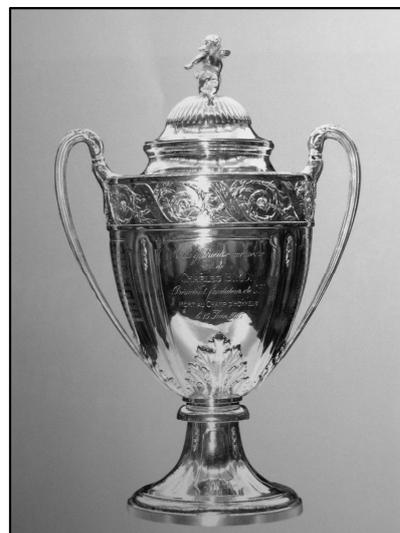
Émile Fiévet remporte également avec l'Olympique de Pantin la coupe CFI 1916 organisée par le Comité français interfédéral, challenge regroupant le vainqueur de chaque fédération.

## La Coupe de France

Mais son plus beau trophée sera la Coupe de France en 1918. La Coupe de France 1918 prit le nom de Charles-Simon à la mémoire de ce dirigeant du CFI, mort au front en 1915.

Pour la première fois, les clubs, membres des différentes fédérations de football, se retrouvaient dans une même compétition. Dans l'esprit de l'Union sacrée, la coupe de France regroupa ainsi 48 clubs qui s'affrontèrent en élimination directe.

Le magazine « Lecture pour tous » (publié par Hachette) vient apporter un soutien financier à l'organisation. Le trophée est offert par le docteur Paul Michaux, président de la FGSPF (Fédération gymnastique et sportive des patronages de France) : il s'agit d'une coupe de 48 centimètres en argent ciselé, œuvre attribuée à M. Chobillon, orfèvre-joaillier à Ménilmontant. Est gravé sur la coupe : « À la glorieuse mémoire de Charles Simon Président fondateur du CFI. Mort au champ d'honneur le 15 juin 1915. » C'est toujours cette même coupe qui est remise au club vainqueur à chaque édition.



*L'Olympique de Pantin – 1/16e de finale - 1918*

La compétition se déroula entre octobre 1917 et mai 1918. L'Olympique pour arriver en finale a battu la Légion Saint-Michel (de Paris), le Lyon Olympique Universitaire (LOU), le Club français de Paris, le CASG (Club athlétique de la Société Générale). L'Olympique se retrouve en finale opposé au FCL (Football club de Lyon).

Dans cette période de guerre, nombre de joueurs étaient mobilisés. Quatre Belges faisaient partie de l'équipe alignée. Il fallait composer une équipe sans avoir l'assurance que les joueurs auraient leurs permissions. Émile Fiévet, non prévu dans la liste initiale des douze joueurs et qui avait joué les deux tours précédents à l'arrière, se retrouve appelé dans la ligne d'avant.

Dimanche 5 mai 1918 : le jour de gloire est arrivé pour Émile Fiévet.

A 15 h, devant 2 000 spectateurs, le coup de sifflet de l'arbitre, Jacques Bataille, est donné au stade de la rue Olivier-de-Serres à Paris XV<sup>e</sup> qui d'ailleurs est le stade de la Légion Saint-Michel que l'Olympique a éliminé en 1/16<sup>e</sup> de finale.



L'Olympique de Pantin joue en bleu, alors que le FC Lyon porte son maillot à damier rouge et blanc.

Nous ne déroulerons pas ici le match ! Mais, juste quelques éléments.

Le match est assez animé et le jeu rapide. Et puis, un moment que l'on ne pourrait plus revivre aujourd'hui :

Le goal de l'Olympique, René Decoux, dans une sortie, se fait violemment charger par un attaquant lyonnais. René Decoux regimbe et décoche un crochet droit sur l'avant lyonnais, André Weber ! Le geste aurait été beau sur un ring... L'arbitre expulse René Ducoux. Le capitaine pantinois menace de quitter le terrain pour montrer son désaccord. Le capitaine de Lyon, Roger Ebrard, intercède auprès de l'arbitre et obtient la réintégration du goal de l'Olympique de Pantin. Beau geste ! Le score est encore vierge.

Jules Devaquez pour Pantin est intenable. Il fait plusieurs remontées sur l'aile droite. Sur l'un de ses centres, Émile Fiévet réussit une formidable reprise et ouvre le score. C'est le but historique : le premier but de la coupe de France.

Quelques minutes plus tard, même combinaison : course de Devaquez sur l'aile, centre de Devaquez, reprise et but de Fiévet. L'Olympique de Pantin mène 2-0 à la mi-temps.

En seconde mi-temps, les Lyonnais cherchent à remonter au score, mais malgré toute leur énergie n'y parviennent pas. Au contraire, Louis Darquès, le capitaine de l'Olympique, récupère le ballon et part en dribble, résiste aux charges lyonnaises et marque le troisième but pour l'Olympique de Pantin.



L'Olympique de Pantin devient le premier vainqueur de la Coupe de France et Émile Fiévet le premier buteur d'une finale de Coupe de France (...et inscrit même un doublé).

Ci-contre : Émile Fiévet en bas, premier à gauche.

En 2018, une plaque commémorative a été posée à l'emplacement du stade de la Rue Olivier-de-Serres (au 78 de la rue). L'initiative de cette plaque revient aux élèves de CM2 de l'école de la rue Saïda »

En 1919, l'Olympique se retrouve de nouveau en finale, cette fois contre le CASG (devenu Club Athlétique des Sports Généraux), mais perdra cette finale (3-2). Émile Fiévet était titularisé, à l'arrière, son poste habituel.

## **L'Olympique de Pantin**

L'Olympique naît en 1908 de la fusion de l'Étoile sportive parisienne et de la Société athlétique de Pantin. Le club est communément appelé l'Olympique ou l'Olympique de Pantin.

En 1918, le club fusionne avec le Sporting Club de Vaugirard et s'installe dans le stade Bergeyre, près des Buttes-Chaumont. Il reste appelé l'Olympique, et rarement l'Olympique de Paris.

En 1926, l'Olympique se voit privé de stade. Il doit fusionner avec l'adversaire historique : le Red Star Club (de Saint-Ouen). Les noms fusionnent également : le club devient le Red Star Olympique.

L'Olympique apporte également la couleur du maillot : le traditionnel vert, encore actuel pour le Red Star.

Sous l'impulsion de Bertrand Kern, maire de Pantin, les différents clubs de football de Pantin se sont regroupés : l'Olympique de Pantin a pu renaître en 2019.

## **Émile Fiévet – après le foot...**

La carrière d'Émile Fiévet semble s'arrêter en 1919 après la deuxième coupe de France. Il habite toujours avec sa mère au 98 rue Montmartre – Paris II<sup>e</sup>.

Il se marie avec Lucie Anne Ferrand le 16 juillet 1927 à Paris XIX<sup>e</sup>. Le couple habite alors au 42 rue du Pré-Saint-Gervais à Paris. Nous les retrouvons en 1935 au 239 rue de Belleville à Paris XIX<sup>e</sup>. Émile exerce alors la profession de repousseur. Ils s'installent ensuite à Aubervilliers au 2 rue Villebois- Mareuil.

Émile Fiévet, toujours domicilié à cette même adresse, décède le 23 novembre 1952 à Paris X<sup>e</sup> à l'hôpital Lariboisière (2 rue Ambroise-Paré).

Son épouse, Lucie Ferrand, conserve l'appartement d'Aubervilliers. Elle décède le 12 septembre 1986 à Aubervilliers. Elle vivait alors avec René Mazières qui ne lui survécut que de deux mois et demi : il mourut à Noisy-le-Grand le 2 décembre 1986 dans une maison de retraite, mais était toujours domicilié à Aubervilliers.

Émile Fiévet, son épouse Lucie Ferrand et René Mazières reposent dans la même sépulture dans le cimetière communal d'Aubervilliers (division 8 / 9<sup>ème</sup> ligne / Tombe 15).

Mais la concession est arrivée à son terme. Nous n'avons, malheureusement, pas pu retrouver de descendants qui auraient pu reprendre la suite de la concession.

Cependant, nous avons contacté le Président de l'Olympique de Pantin, Mohamed Id Saïd. Celui-ci a montré un réel intérêt pour l'histoire d'Émile Fiévet. Aussi, l'Olympique de Pantin souhaite effectuer les démarches pour renouveler la concession. Que l'Olympique de Pantin et son Président en soient ici grandement remerciés. Nous espérons vivement que ces démarches pourront aboutir.

La sépulture d'Émile Fiévet serait ainsi préservée. Émile Fiévet est entré dans l'histoire du football. Il fait partie de notre patrimoine.





SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE ET DE LA VIE À AUBERVILLIERS  
70 rue Heurtault - 93300 Aubervilliers  
Téléphone : 01 49 37 15 43  
Courriel : [histoire.aubervilliers@yahoo.fr](mailto:histoire.aubervilliers@yahoo.fr)